

#Article - NOMADES DIGITAUX: AMIS OU ENNEMIS DU CLIMAT?

Résumé

Les nomades numériques sont-ils amis ou ennemis du climat? Ce phénomène en pleine expansion, appelé "digital nomads", se compose de télétravailleurs qui vivent entre deux aéroports et travaillent dans des endroits paradisiaques. Selon le Cabinet Godiveau, 24 millions de personnes pourraient devenir des nomades digitaux dans les prochaines années, et un milliard pourraient parcourir le monde d'ici 2035. Les destinations préférées des nomades digitaux incluent le Mexique, la Thaïlande, le Portugal, etc. Les défenseurs de l'environnement appelle ces nouveaux nomades à être plus conscients et raisonnables en matière de développement durable.

Article :

<https://planete.lesechos.fr/enquetes/nomades-digitaux-amis-ou-ennemis-du-climat-16347/>

ENQUÊTESNOMADES DIGITAUX: AMIS OU ENNEMIS DU CLIMAT? Par Charlotte MeyerPublié le 31/01 à 12h03 | Modifié le 31/01 à 12h03

Alors que les conditions climatiques imposent de plus en plus de faire preuve de sobriété, les défenseurs de l'environnement appellent ces nouveaux nomades à prendre une voie plus sensible et raisonnée.

C'est la nouvelle mode qui fleurit sur les réseaux sociaux. Depuis quelques années, les nomades numériques, ou « digital nomads », ont envahi nos écrans et nos hashtags. Derrière ce nom se cachent quelques millions de télétravailleurs. La plupart du temps, ces derniers vivent entre deux aéroports et travaillent dans des spots paradisiaques. Réunions Zoom au bord de la piscine d'un hôtel à l'île Maurice, projets réalisés depuis

une jungle à Bali ou soirée cocktail sur une plage mexicaine, cette tendance appartient à un mouvement croissant, suralimenté par la pandémie qui a révolutionné le travail à distance.

Selon le Cabinet Godiveau, spécialiste du bilan de compétences et de la reconversion professionnelle, 24 millions de personnes envisageraient de devenir des nomades digitaux au cours des deux ou trois prochaines années. Quant à Pieter Levels, le fondateur du site Nomad List, il estime qu'un milliard de migrants numériques pourrait parcourir le monde d'ici 2035.



Photo : iStock

Un phénomène en pleine expansion

Difficile de récupérer des données précises sur ces nouveaux nomades. Et pour cause, « *ils sont tous dans des zones grises* », explique Maxime Brousse, journaliste et auteur du livre « Les Nouveaux nomades » (éd. Arkhê, 2020). Pour lui, le phénomène est impossible à quantifier : « *Sans définition légale, il est difficile de les compter.* »

Beaucoup d'entre eux sont auto-entrepreneurs et donnent l'adresse de leurs parents comme siège social, tout en vivant à Bali avec des visas touristiques. »

Le phénomène tire ses racines des Etats-Unis. Il a surtout été popularisé par l'entrepreneur Tim Ferriss. En 2007, son ouvrage « La Semaine de 4 heures » (éd. Pearsons) expliquait comment réduire significativement son temps de travail et se libérer de toute contrainte géographique afin de « *vivre comme un millionnaire sans en avoir les moyens* ».

Selon une étude de MpO & Partners, 10,9 millions de travailleurs américains se définissaient comme des nomades numériques en 2020, soit une augmentation de 49 % par rapport au 2019. D'ici 2025, 36,2 millions de personnes devraient travailler à distance dans le pays.

« Le profil type, c'est un Occidental qui a entre 25 et 45 ans, qui peut travailler entièrement depuis son ordinateur, et qui aime voyager tout en conservant son confort. Dans la majorité des cas, il s'agit de personnes originaires de pays développés qui se déplacent dans des pays moins développés, car cela est plus intéressant en termes de pouvoir d'achat », rapporte Maxime Brousse.

Parmi les destinations favorites des digital nomads, figurent notamment le Mexique, la Thaïlande ou encore le Portugal. Une trentaine de territoires, comme la Barbade, ont d'ailleurs créé des visas à destination des télétravailleurs qui souhaitent rester sur place pendant plusieurs mois. Des plateformes, à l'image de Remoters, éclosent pour permettre à ces voyageurs de trouver un logement temporaire pour des tarifs attractifs. *« La plupart du temps, les digital nomads se rendent dans des endroits où des communautés existent déjà »,* précise Maxime Brousse.

Des communautés faciles à repérer, puisque c'est essentiellement à Instagram que le nomadisme numérique doit sa popularité. Avec près de quatre millions de hashtags sur le réseau social, celui-ci attire des travailleurs du monde entier. Dans une étude internationale réalisée en avril 2018 par le site Expedia, deux tiers des 18-34 ans interrogés admettent être influencés par le réseau social pour leur choix de destination de vacances. L'« instagramabilité » d'un lieu serait même le principal critère.



Photo : iStock

Des modes de vie hors-sol ?

A première vue, ce mode de vie éloigné de la routine quotidienne peut faire rêver. C'est sans compter sur la réalité du bilan carbone que coûte cette aventure.

D'après une étude du Cabinet Godiveau, 37 % des digital nomads affirment être quasiment toujours en voyage, 29 % disent visiter entre trois et cinq pays par an et 17 % se rendent dans plus de cinq pays.

En 2018, le digital nomad américain connu sous le nom de The Point Guy écrivait avoir vécu à 97 adresses différentes, dormi dans 21 pays et parcouru en avion l'équivalent de 436.000 km... le tout en l'espace d'une année. Cela équivaut à 32,51 tonnes de CO₂ émis, ce chiffre prenant en compte uniquement le transport. Pour rappel, l'une des mesures préconisées par le Giec pour maintenir le réchauffement climatique en dessous de 1,5 °C est de réduire notre empreinte carbone à 2 tonnes de CO₂ par personne et par an.

« C'est un mode de vie complètement déraciné, hors sol », estime Audrey Baylac, auteure et spécialiste du slow tourisme. Contactée par les Wifi Tribe un groupe de digital nomads qui organise des voyages de six mois sur l'ensemble d'un continent, au rythme d'un pays par mois, elle s'est rapidement heurtée à ce qu'elle appelle « une boulimie de voyages ».

« Quand on les interroge sur leur rapport à l'environnement, les digital nomads vont mettre en avant le fait que leur vie tient dans deux sacs de voyage. Parce qu'ils ont peu de possessions matérielles, ils estiment que leur mode de vie peut se défendre », raconte Maxime Brousse. En moyenne, les digital nomads rencontrés par le journaliste prenaient l'avion entre dix et vingt fois par an.



Photo : Shutterstock

Les populations locales en première ligne

Dans son ouvrage « Slow travel, de l'individu sédentaire à la personne nomade » (De Boeck Supérieur, 2018), le sociologue Felipe Koch compare ces nomades numériques

à de nouveaux « conquistadors », en quête d'un eldorado. Une opinion que rejoint Maxime Brousse lorsqu'il les surnomme les « néo-colons ».

Dans ces pays peu développés mais à la nature luxuriante, l'afflux de nomades numériques n'est pas sans répercussion sur la faune et la flore. A Tulum, ville mexicaine considérée comme le hotspot des digital nomads, le nombre de visiteurs a grimpé de 23 % entre 2020 et 2021. Le Red Tulum Sostenible, un groupe environnemental local, pointe du doigt une augmentation de la destruction de la jungle.

Le premier dommage environnemental présenté par l'association est celui engendré par la construction de lieux d'accueil pour accueillir ces nouveaux visiteurs. La région accueille notamment Selina, une chaîne internationale d'hôtels nomades qui compte actuellement 120 propriétés dans une vingtaine de pays. Or, précise-t-elle, construire tous ces hôtels et restaurants a nécessité d'abattre plusieurs rangées de mangroves, lesquelles agissent comme un système de filtration naturelle. Sans elles, les contaminations des visiteurs s'écoulent directement dans les cours d'eau.

Et Tulum n'est pas un cas à part. *« Chiang Mai, en Thaïlande, comporte un nombre impressionnant d'espaces de coworking et de cafés avec de très bonnes connexions internet, des infrastructures qui s'adressent aux Occidentaux et pas du tout à la population locale »*, développe Maxime Brousse.

De son côté, Audrey Baylac regrette un mode de vie qui se fait au détriment des populations locales. *« En restant si peu de temps sur un territoire, ces voyageurs n'ont pas le temps de s'informer sur ce qui se passe localement, de trouver des producteurs du coin. »*

Vers un nomadisme responsable

Pourtant, voyager tout en respectant la planète est possible. Depuis le début des années 2010, Audrey Baylac anime L'Atelier Bucolique, un blog dans lequel elle sensibilise au slow tourisme. Pendant le premier confinement, elle a aussi publié le livre « Voyager sans avion » avec Cindy Chapelle (éd. Plume de Carotte). *« Avec la démocratisation du voyage, mes amis voyageaient beaucoup, surtout en avion. Cette mode manquait de poésie à mon goût »*, confesse-t-elle. Témoin des conséquences du tourisme de masse sur l'Hérault, dont elle est originaire, la jeune femme milite pour un tourisme durable qui préserve le territoire.

« *L'idée est de mettre en place un voyage écologique, en minimisant son empreinte carbone et en essayant d'avoir des retombées économiques locales* », explique-t-elle. Audrey Baylac recommande notamment de troquer l'avion contre des moyens de transport moins énergivores, comme le train ou le vélo, de remplir son panier auprès des producteurs locaux plutôt que dans les grandes chaînes industrielles ou encore de soutenir les hébergeurs du coin. « *Non seulement cela favorise les économies locales, mais cela tend aussi à réduire notre empreinte carbone* », abonde-t-elle.

Certains digital nomads sont sensibles à cette transition, à l'image de Damien Bapt, devenu nomade il y a deux ans à la suite d'un burn-out. « *La société nous oblige à avoir crédit, maison, femme et enfants pour être heureux mais ce n'est pas ce que nous aimons faire profondément. Les voyages et les rencontres nous permettent de nous enrichir et de nous épanouir.* » Après avoir traversé une dizaine de pays, il a décidé de réduire son impact carbone. Depuis un an, il se déplace en bateau-stop. C'est à vélo qu'il a visité la France, l'Espagne et la Nouvelle-Zélande. « *Je reste aussi plus longtemps sur place* », confie celui qui a toujours préféré dormir chez l'habitant.



Photo : Shutterstock

Revitaliser les campagnes

Antoine Demeestère développe des coworkings en France et en Espagne depuis quatre ans. Face au constat que ses coworkers développent un mode de vie sans conscience de leur impact carbone, il met en place des retraites de télétravail en montagne avec Taga Living, favorisant le déplacement de proximité, pour changer de paradigme. Alors que les milieux ruraux sont de plus en plus délaissés, il y voit l'occasion de revitaliser le territoire tout en permettant aux travailleurs urbains de se reconnecter à la nature. « *Nous proposons des lieux à maximum 3 heures de train des grandes villes, explique-t-il. Les nomades sont ensuite accueillis dans des co-livings créés dans des maisons secondaires ou abandonnées.* » Avec cette initiative, le jeune homme entend faire profiter les voyageurs d'une expérience ressourçante, mais avec un impact carbone moindre.

Et cette idée fait son chemin. Depuis plusieurs années, Kévin Le Goff s'est lancé dans la même démarche en Bretagne. Entre 1968 et 2018, le nombre de résidences secondaires a été multiplié par 3,2 dans la région. En utilisant ces résidences le reste de l'année pour les travailleurs de passage, il offre la possibilité de redynamiser les villages quasiment inhabités hors saison. Plus récemment, l'entreprise Outwork, créée par Pierre Tardy, a ouvert des tiers-lieux de coworking à la campagne et accessibles en moins de 2 heures en train depuis Paris. « *Il est cependant nécessaire de comprendre les problématiques locales avant de s'installer* », précise Antoine Demeestère.

Pour ces entrepreneurs, le digital nomadisme pourrait devenir un tremplin vers un mode de vie plus respectueux de l'environnement. C'est en tout cas ce qu'espère Audrey Baylac. « *Il est facile aujourd'hui de passer des séjours à la ferme, de profiter de ses voyages pour s'initier à la permaculture ou à la biodynamie, dit-elle. En rejoignant des écolieux, les nomades numériques pourraient participer aux actions locales plutôt que de participer au tourisme de masse.* » Damien Bapt rejoint cette idée. Depuis quelques mois, le voyageur a posé son baluchon en Nouvelle-Calédonie où il s'essaie au woofing dans une ferme en permaculture.

Pour Antoine Demeestère, les digital nomads pourraient prendre le rôle des nouveaux ambassadeurs du climat. « *En se rendant dans des lieux alternatifs, nous avons les moyens de les exposer à un autre mode de vie, à de nouvelles idées, et de complètement transformer leurs habitudes, espère-t-il. Cela devrait d'ailleurs devenir un sujet politique, puisqu'il permet à la fois de réinvestir les campagnes, de sensibiliser aux enjeux environnementaux et de créer de l'emploi.* » Dans cette optique, les nouveaux

lieux d'accueils des digital nomads « responsables » pourraient bien devenir les incubateurs du monde de demain.